

Les échos chromatiques du peintre Victor Garel

« Promesses de 2026 » (3/12). Sorti major, en septembre 2025, de la réputée Glasgow School of Art, l'artiste, âgé de 25 ans, va être exposé à la galerie Sator, à Paris.

Par Philippe Dagen
Publié le 07 janvier 2026 à 06h00, modifié le 07 janvier 2026 à 12h50 · Lecture 4 min.

Lire dans l'application



Article réservé aux abonnés



Victor Garel dans son atelier, à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis), en novembre 2025. EMILIE POTÉY

Un ancien immeuble de bureaux, dans une rue silencieuse de Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis) : Victor Garel y partage un atelier avec d'autres artistes. La moquette d'un vert sombre administratif a pali et est désormais parsemée de petites taches de peinture. Les fenêtres donnent sur une ruelle pavée et une voie ferrée où ne passent que rarement des trains, observe l'artiste. Les occupants du lieu ont délimité leurs ateliers respectifs en collant des bandes adhésives au sol. Celui de Garel est au fond à gauche, dans le coin. Il y a dressé une cloison pour supporter la très grande toile à laquelle il travaille.

Au centre, une figure féminine en bleu et jaune se tient droite, les bras croisés, le visage sévère. Dans son dos, un homme en pull vert a cinq bras, qui tous se terminent par un gant de boxe rouge. Devant lui, de taille plus réduite, à l'inverse de ce qu'exigerait la perspective, un adolescent avance en tirant une raie par la queue. Un autre est à genoux sur le sol, le toit d'une maison reposant sur son dos. Un autre encore téléphone, l'air terriblement malheureux ou angoissé. Un autre encore semble avoir été percé par l'une des flèches qui jaillissent on ne sait comment ni d'où... Pas plus que l'on ne sait pourquoi un carrousel de petits avions tourne autour de ce groupe. S'imposent immédiatement l'intensité des couleurs et la complexité de la composition et, donc, de tout essai d'interprétation.

A l'origine, répond Garel, il y a « des images mentales et des fantasmes de situation ». Mais aussi des souvenirs d'enfance et des allusions artistiques. La raie descend de celle que peignit jadis Chardin (1699-1799), mais commémore aussi un épisode de l'enfance de l'artiste, une raie imprudemment attrapée par la queue sur une plage bretonne. Les cailloux qui parsèment le sol sont, pense-t-il, des réminiscences des icônes byzantines et avions tournoyants, des « mixtes de poissons et d'oiseaux », ce qui, quand il le dit, paraît soudain évident.

« Ordre dans le chaos »

Les flèches écarlates, ce sont celles dont les peintres anciens transperçaient le corps de saint Sébastien, mais aussi celles qu'il a vues il y a quelques jours dans une toile de l'Américain Philip Guston (1913-1980). En fait, il apparaît vite que la genèse de l'œuvre ne peut être retracée exactement tant sont nombreux et divers les éléments qui s'y trouvent réunis. Au début, il y a eu un dessin préparatoire, tracé légèrement sur la toile d'un seul mouvement continu. Mais, en cours de travail, « toutes sortes d'associations évocatrices apparaissent, admet Garel. Tout évolue, y compris les couleurs, les unes par rapport aux autres ». Il faut qu'elles se répondent, qu'il y ait un « certain ordre dans le chaos ». Ces échos chromatiques assurent si bien la cohérence visuelle de la toile, de sorte qu'au premier regard la scène paraît presque normale et que l'on ne s'aperçoit de sa profonde étrangeté que dans un deuxième temps.

Il en est de même des plus petites peintures, sur toile ou sur bois. Elles sont à la fois simples et impénétrables. Simples parce que l'œil identifie sans peine la scie – « très difficile à peindre » –, l'œuf, le clou, une tête de jeune homme ou tout autre motif. Mais les relations entre eux ? L'amorce de narrations à poursuivre soi-même selon sa fantaisie ? Un symbolisme crypté à déchiffrer ? L'artiste ne se prononce pas. Mais il évoque ses passions littéraires, au premier rang desquelles Kafka, et artistiques, qui sont très diverses, des Etrusques aux peintres Max Beckmann (1884-1950) – dont il est en train de lire le Journal – et Dana Schutz.

Il avance aussi des rapprochements inattendus. A propos d'un panier d'osier rempli d'œufs, dont un au centre est verdâtre et pourri, il n'évoque pas, comme on s'y attendrait, la longue tradition de la nature morte, mais les protubérances arrondies qui gonflent à la surface des sculptures de Louise Bourgeois (1911-2010). Celle-ci a été décisive pour lui. « En 2016, j'ai visité son exposition à la Tate Modern [à Londres], et là j'ai compris qu'avec l'art on pouvait vraiment raconter des histoires, les histoires que l'on porte en soi. »

« Une folie »

En 2016, il a 16 ans. Depuis quelques années, il aime dessiner. Il s'en est aperçu presque fortuitement. « J'étais en 3e, je vois un copain qui essaie de dessiner une robe et je ne sais pas ce qui me prend. Je lui dis "non, ce n'est pas comme ça qu'il faut faire", je refais son dessin et il me dit : "Ah, c'est beau !" Le soir même, dans ma chambre, je me suis mis à dessiner. Puis mon père m'a donné sa vieille boîte de peinture. Les couleurs étaient sèches dans les tubes, mais j'ai quand même pu en tirer quelque chose. » Il continue ainsi, en autodidacte. « Très naturellement, c'est devenu une activité quotidienne. Puis, pendant mes études de droit, elle a disparu. Mais, au bout de trois ans, un soir, j'ai acheté une toile, puis une autre, une autre, une autre, et c'est devenu mon activité principale, jusqu'à envahir mon appartement et le rendre inhabitable. Une folie. »

Cette « folie », qu'encourage alors son amie l'artiste Cecilia Granara – « Mon mentor », dit-il – le pousse à fréquenter les vernissages parisiens. « Je ne connaissais personne, je ne parlais à personne, mais ce n'était pas mon but : je voulais juste comprendre. » Le stade suivant, ce sont les écoles d'art. Il est refusé aux Beaux-Arts de Paris. A l'examen d'entrée de la Villa Arson, à Nice, un examinateur le « massacre » avec arrogance. Quelques jours plus tard, il est admis à la très renommée Glasgow School of Art. « C'était inespéré. Un an à avoir, chaque jour, rien d'autre à faire que dessiner et peindre. »

Il en est sorti en septembre 2025, diplômé et avec la médaille réservée au major de la promotion. De retour d'Ecosse, il a trouvé cet endroit à Saint-Ouen. Beaucoup des toiles qu'il avait exposées pour son diplôme sont restées au Royaume-Uni, où il compte déjà des collectionneurs. D'autres le suivent sur Instagram dont il fait, assure-t-il, un usage modéré, mais efficace. « J'ai bien conscience que ce que je fais est très loin de ce qu'on voit dans les galeries parisiennes », dit-il. C'est un euphémisme. Il n'empêche qu'il sera montré par le galeriste Vincent Sator à Paris dans quelques mois.